

Bernard Gosselin (1934-2006)
Dire la beauté du travail des hommes

Robert Daudelin

Number 127, June–July 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4988ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daudelin, R. (2006). Bernard Gosselin (1934-2006) : dire la beauté du travail des hommes. *24 images*, (127), 7–7.

Bernard Gosselin (1934-2006)

Dire la beauté du travail des hommes

par Robert Daudelin

Réalisateur, chef opérateur, monteur et ébéniste, Bernard Gosselin s'est éteint le 20 mars, entouré des siens et de deux de ses vieux compagnons en cinéma, Michel Brault et Werner Nold.

On a dit volontiers de Bernard Gosselin que c'était un bon artisan du cinéma québécois. Or Bernard, qui avait une véritable vénération pour le travail manuel et les métiers, acceptait de bonne grâce d'être ainsi désigné, et en était même honoré. Par ailleurs, lui qui affectionnait le mot juste – c'est lui, rappelez-vous, qui propose le mot « chenapan » pour qualifier Gilles Groulx dans le film de Denis Chouinard sur le cinéaste du *Chat dans le sac* – n'était pas sans savoir que ce beau terme d'artisan le plaçait aussi au second rang, derrière les cinéastes du peloton de tête qui ont créé le cinéma québécois moderne. Au demeurant, tout artisan qu'il fut, et même heureux de l'être, la place de Bernard Gosselin est bien dans le peloton de tête, aux côtés des Brault, Jutra, Carrière, Groulx, Perrault, Labrecque et les autres dont tous reconnaissent depuis longtemps l'importance.

Le malentendu vient peut-être de la collaboration trop étroite de Gosselin avec son ami Pierre Perrault, notamment pour *Le règne du jour* et *Les voitures d'eau*, et du travail d'opérateur dont il a gratifié tant et tant de camarades, d'Arthur Lamothe (*Bûcherons de la Manouane*) à Gilles Groulx (*Voir Miami...*), en passant par Michel Brault (*Entre la mer et l'eau douce*) et Claude Jutra (*Comment savoir...*), pour n'en nommer que quelques-uns. Pourtant Gosselin a signé, ou cosigné, pas loin de trente films, dont le premier long métrage québécois pour enfants (*Le martien de Noël*, 1970) dans lequel son fils François devient copain du Martien Marcel Sabourin.

Mais Bernard Gosselin était avant tout un cinéaste du documentaire, attentif aux gestes des hommes, patient et entêté, sensible à la durée et à la qualité secrète des événements à première vue anodins. Capable de s'installer


dans un coin de hangar pour surveiller avec amour la construction du *Canot à Renald à Thomas* (1980) ou de s'écraser au fond d'une cuisine surpeuplée pour « écouter » le violon de Jean Carignan (*Jean Carignan violoneux*, 1975), il savait attendre et faire confiance au réel sans le bousculer. En cela, Gosselin était un documentariste classique, héritier d'une riche tradition qu'il renouvelait respectueusement avec les outils du direct. Sa participation enthousiaste aux Rencontres du cinéma anthropologique et documentaire de 1982 à la Cinémathèque témoignait aussi de sa fierté d'appartenir à ce cinéma en perpétuel mouvement et qui, de Flaherty à Rouch, se réinvente sans arrêt.

Bernard Gosselin aimait « la belle ouvrage ». Ses films les plus personnels sont justement ceux qui célèbrent le travail minutieux et fait avec amour : de *César et son canot d'écorce* (1971) jusqu'à *L'arche de verre* (1994), en passant par *Le discours de l'armoire* (1978), *En r'montant l'escalier* (1990) et *Dire de compagnons* (1990), le cinéaste, c'est bien le cas de le dire, remet sur le métier son ouvrage pour dire la beauté du travail des hommes. Au besoin, comme dans la série (au titre explicite : « La belle ouvrage », 1977-1980) davantage ethnographique qu'il mena de front avec le cinéaste trifluvien Léo Plamondon, il fait œuvre d'historien-archiviste pour sauver de l'oubli les gestes de métiers en voie de disparition.



Collection de la Cinémathèque québécoise

Le canot à Renald à Thomas marque dans cette carrière bien remplie un moment de grâce exceptionnel. Riche de sa longue fréquentation de Perrault avec qui il vient de passer plusieurs années sur le terrain, Gosselin accompagne, avec un calme souverain et en parfaite complicité, un groupe de pêcheurs qui consacrent leurs temps morts hivernaux à la construction méticuleuse d'un canot. Jamais l'art du cinéaste n'a été aussi évident et jamais Gosselin caméraman n'a fait preuve d'une telle maîtrise : rien n'est dit, tout est vu avec émotion et une réelle dramaturgie s'installe, abolissant sans discours la frontière qui sépare prétendument documentaire et fiction.

En 1972, alors que les Journées cinématographiques de Poitiers rendaient hommage au cinéma canadien, les spectateurs français eurent tôt fait de remarquer qu'après cinq ou six séances, ils avaient déjà vu le nom de Bernard Gosselin autant de fois à l'écran, et ils décidèrent par un geste on ne peut plus spontané, de l'applaudir – ce qu'ils ne manquèrent pas de faire à chaque nouvelle apparition du nom de Bernard à l'écran : une consécration qui en valait bien d'autres! 



Le canot à Renald à Thomas (1980).

Collection de la Cinémathèque québécoise